Document generated on 06/01/2025 3:06 a.m.

Recherches sociographiques

Jean FOREST, *Le mur de Berlin P.Q.*

Sherry Simon

Volume 25, Number 3, 1984

Immigrants

URI: https://id.erudit.org/iderudit/056128ar
DOI: https://doi.org/10.7202/056128ar

See table of contents

Publisher(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (print)
1705-6225 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Simon, S. (1984). Review of [Jean FOREST, *Le mur de Berlin P.Q.*]. *Recherches sociographiques*, *25*(3), 492–493. https://doi.org/10.7202/056128ar

Tous droits réservés © Recherches sociographiques, Université Laval, 1984

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Le chapitre cinq confronte deux catégories de services municipaux, les services de l'administration municipale traditionnelle ou gendarme et les services de l'administration municipale moderne ou providence. Il me semble qu'une telle distinction pourra s'avérer fort stimulante au cours de futures études en administration publique locale. Pour l'instant, le recours obligé à des rapports annuels n'a pas permis à l'auteur de dépasser la description statique. Par contre, l'incursion dans les fonctions exercées par l'État local moderne est à la fois généreuse et perspicace.

Le sixième et dernier chapitre est consacré aux finances locales. Après un bref rappel historique de la question, l'auteur nous convie aux débats ayant opposé les associations municipales québécoises aux réformateurs gouvernementaux au sujet du projet de loi 57. Débats techniques, mais aussi politiques, qui se solderont par l'adoption de la loi et par la mise sur pied d'un mécanisme conjoint de surveillance de la mise en œuvre de la loi. Un long extrait d'un bilan de cette loi effectué par le Ministère des affaires municipales clôt le livre.

Le livre d'Alain Baccigalupo et de son collaborateur Luc Rhéaume s'apparente au recueil de textes mais modifie également la formule. Ainsi, les textes écrits de la main de l'auteur occupent fort peu de place si le point de comparaison est un ouvrage d'auteur. Le contraire est vrai si le point de comparaison est un recueil de textes. Dans les deux cas, toutefois, l'engagement personnel de l'auteur ne nous permet pas de nous interroger et éventuellement de porter un jugement sur les hypothèses de départ, sur l'opérationalisation, sur les étapes de la démonstration et, enfin, sur la qualité du résultat. L'intention n'était pas de publier les résultats d'une recherche originale mais de constituer une anthologie administrative. Reste donc à s'interroger sur le choix des textes.

Le parti pris évident, sur ce plan, est de s'appuyer d'abord sur des textes dits officiels : textes de loi, rapports de commissions gouvernementales d'étude, études ministérielles. Dans les rares endroits où l'auteur se hasarde dans des synthèses ou conclusions personnelles, il ne parvient pas à faire appel aux recherches en histoire, en administration publique, en études urbaines et en droit administratif, pour compléter, commenter, voire placer dans une perspective critique, l'évolution législative et administrative que les textes officiels retracent. Les quelques moments du livre qui ouvrent une brèche dans cette direction nous incitent par contre à croire que la démarche pourrait s'avérer très stimulante pour les recherches futures en administration publique municipale. Quant à moi, ces moments représentent les développements les plus riches de l'anthologie administrative que nous propose Alain Baccigalupo. L'ensemble de l'ouvrage s'avérera pour sa part fort utile à tous ceux qui s'intéressent à la question municipale au Québec.

Jacques LÉVEILLÉE

Département de science politique,
Université du Québec à Montréal.

Jean FOREST, *Le mur de Berlin P.Q.*, Montréal, Quinze, 1983, 239p. (« Prose exacte ».)

« J'ai eu envie de parler de mes démêlés avec la langue. » Comme Sartre dans *Les mots*, comme Louis Wolfson dans *Le schizo et les langues*, ou comme Régine Robin dans *La Québécoite*, Jean Forest s'est dévoué à une patiente reconstitution de son passé fait de mots. Dans ce récit intensément personnel cependant, il a aussi tracé la géographie intime de ce Berlin que tous les Québécois portent en eux.

Berlin : le Montréal qui se divise entre « l'Est en usines et l'Ouest en bureaux, française d'un côté du mur, anglaise de l'autre » : mais aussi le mur qui sépare le Québécois du Français et qui empêche le narrateur de posséder un rapport direct, immédiat à SA langue. Sur le « chemin de langage » suivi par le narrateur, il n'y aura qu'obstacles et embûches. Le salut pour ce Woody Allen

socio-linguiste, comique et pathétique à la fois, résidera-t-il dans la maîtrise définitive de sa langue maternelle ?

Suivons notre héros depuis son enfance dans le quartier Hochelaga-Maisonneuve (où, en demandant un pain VESTON, il se fait expliquer par l'épicier que « le W se prononce comme dans OUAOU, de même que TON se prononce comme dans EATON) et ses ballades en MACHINE (« Comment ça se dit, WINDSHILL, en anglais ? ») ou en bicyclette (« je savais que c'était un vélo TESEUL que j'avais commandé ; celui qui a été livré portait la marque « THISTLE »), à l'école publique (« J'avais ma gang, j'avais mon jacket de cuir ») dans les cadets (« L'unité était commandée par FLAÏT LOUTÈNUNT FRÈRE IRENÉE »), jusqu'à Sudbury (« Déjà à Montréal, je savais qu'on donnait par téléphone à l'épicier son ORDRE D'ÉPICERIES : ici on DÉLIVRAIT LES ORDRES DE GROCERIES, FREE ») où il fait un B.A., à Kingston où il entreprend des études de médecine, et à Québec où il intègre le monde des lettres.

Chaque environnement linguistique impose sa forme particulière d'angoisse, d'ignominie, d'extase, de colère. Avec une carrière de médecin sabotée en partie par la confusion linguistique (« ma langue maternelle, polluée, gluante de pus, inapte à rendre compte de ce qui me pressait de toutes parts, du tissu de mon existence, dont elle indiquait trop bien la pathologie ») et un mémoire de maîtrise rejeté pour langage incorrect, la thèse du doctorat sera écrite « comme si un autre écrivait à ma place. Je devais avant de m'attabler me glisser dans sa peau. » Le résultat a donné un ouvrage publié en France. L'angoisse n'a pas disparu pour autant : ce seront enfin les efforts conjugués de l'AMOUR et de l'ANALYSE qui briseront les chaînes d'une affliction bien MATERNELLE.

L'énergie exceptionnelle de ce texte témoigne de la vigueur de la guérison. Même si le récit de Forest n'invoque pas explicitement de fonctions thérapeutiques, on peut le placer dans la tradition analytique littéraire inaugurée par *La conscience de Zénon* d'Italo Svevo. Le récit en lui-même devient un élément capital de la guérison. Cet aspect de la narration explique, cependant, son caractère obsessif. La patience et le souci d'exhaustivité dont fait preuve le narrateur ne trouvent pas nécessairement écho chez le lecteur. Ébloui par les prouesses de mémoire du narrateur, impressionné par la dévotion de sa quête, on trouvera parfois lassante l'accumulation des exemples et le ton uniforme.

Confession personnelle, *Le mur de Berlin P.Q.* est aussi cependant un document sociologique et un livre plein d'humour. (À Montréal : « C'était bien plus facile pour nous autres d'apprendre l'anglais. Non que les "opportunités" aient été plus nombreuses, soyons logiques, mais parce que, c'était évident, nous avions LE DON DES LANGUES. Exactement comme les Anglais avaient reçu LE DON DES AFFAIRES. Et les Chinois LE DON DE LA BLANCHISSERIE. Ainsi tout était très bien nous ne risquions pas de nous mutuellement marcher sur les pieds. ») Le livre de Jean Forest est un texte révélateur pour qui voudrait se rappeler les souvenirs linguistiques de son enfance et son propre « chemin de langage ». Avec des variations d'intensité peut-être, Jean Forest a écrit l'autobiographie linguistique d'une génération.

Sherry SIMON

Département d'études françaises,
Université Concordia.